Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 12 (1944)
Heft: 10

Artikel: Premier Printemps
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569525

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les privilèges de la beauté sont immenses. Elle agit même sur ceux qui paraissent s'en soucier le moins.

Dargelos penchait la tête avec une grimace:

— Le censeur?

— Oui, continuai-je, puisant des forces dans l'épouvante, le censeur. Je l'ai entendu qui disait au proviseur: "Je guette Dargelos. Il exagère. Je l'ai à l'œil."

— Ah, j'exagère, dit-il, eh bien, mon vieux, je la lui montrerai au censeur. Je la lui montrerai au port d'armes; et quant à toi, si c'est pour me rapporter des conneries pareilles que tu me dérranges, je te préviens qu'à la première récidive je te botterai les fesses.

Il disparut.

Pendant une semaine je prétextai des crampes pour ne pas venir en classe et ne pas rencontrer le regard de Dargelos. A mon retour j'appris qu'il était malade et gardait la chambre. Je n'osais prendre de ses nouvelles. On chuchotait. Il était boy-scout. On parlait d'une baignade imprudente dans la Seine glacée, d'une angine de poitrine. Un soir, en classe de géographie, nous apprîmes sa mort. Les larmes m'obligèrent à quitter la classe. La jeunesse n'est pas tendre. Pour beaucoup d'élèves cette nouvelle, que le professeur nous annonça debout, ne fut que l'autorisation tacite de ne rien faire. Le lendemain, les habitudes se refermèrent sur ce deuil.

(A suivre)

Premier Printemps

Ayant quitté ma Romanie pour une de ces capitales des bords de l'Aar, à 16 ans, je vis dépaysé et bien souvent mélancolique. L'absence me fait voir mon coin natal en couleurs vives et gaies, me fait regretter un foyer doux et confortable et pleurer les cœurs aimants que j'ai quittés.

Je ne vis pas absolument seul dans le vaste palais, internat protégé par l'Etat, où ma chambre est la moitié d'une chapelle désaffectée et mon compagnon de cellule un bourru, rouquin Suisse-allemand.

Dans la haute salle-à-manger, perdu au milieu de camarades passablement vulgaires, je repère un être original, à part, mince, élancé, brun, à la bouche dédaigneuse. Fin, élegant, parmi tant d'autres, il fait exception. Au repas le dernier rentré et le premier reparti; et cependant je parviens à le retenir un jour en jouant sur le vieux piano une mélodie de Grieg. Je renouvellerai ce geste; et dès lors, pour moi, il changera un peu ses habitudes. Il me sourit, s'attarde et s'appuyant au chambranle de la fenêtre Louis XV, il pose sur moi son regard doux derrière son lorgnon. Son attitude me repose, car je vis dans une sorte de trouble, me sentant si différent des autres internes, pour la plupart frustes ou brutes, ou alors souples et flatteurs parce que bassement utilitaires. Je sais qu'ils profitent de ma paresse et de ma langue étragère; trop veule, je ne leur résiste pas et fais leur jeu.

LUI, m'aime par une recherche coquette de lui-même (ne l'ai-je pas vu se contempler longuement au miroir, un jour que la porte de sa chambre était demeurée ouverte en face de ma fenêtre?).

Pour moi, j'ai apporté avec ma culture latine un tempérament plus féminisé, en tout cas infiniment en contradiction avec les allures si rêches de la plupart de mes camarades. C'est, je pense, ce qui a séduit Ernest.

Je n'ai eu parmi eux qu'un instant d'élan.

Mes condisciples sous la direction de notre maître d'allemand, ont joué et monté le Wilhelm Tell de Schiller. Amoureux de théâtre, de travestissements de hautes couleurs renforcées par la rampe, pétillant, comme grisé par un mystérieux champagne, j'ai suivi avec passion les répétitions, entendu les critiques, vibré aux injonctions bruyantes du metteur en scène. Mais lorsque les représentations ont commencé et que j'ai eu devant moi quelques interprètes: Tell, Furst, Melchtal, Geßler, des bergers, des pages au grimage savant et pittoresque, aux costumes si gais moulant leurs longues jambes et découvrant leurs rondes épaules, je n'ai plus mesuré ma joie, et, en pensée, je les caressai tous, si beaux, primesautiers et vifs parce que, comme au carnaval, sous leur déguisement, ils libéraient quelque chose de leur joie intime et de leur vraie nature et s'approchaient de moi.

Nous en avons parlé avec mon ami; en allant et venant nous échangeons nos vues. J'aime, parce qu'il m'écoute, à jouer du paradoxe avec lui. Et parce qu'il sent que lorsque je feins de céder, il s'approche un peu de mon intimité, enhardi quoiqu'un peu haletant, il s'excite à la tâche, revient pour piétiner, et piétinant, brûle de reprendre la lutte.

J'ai aussi une très grande soif de tendresse, loin de mon foyer et de la douce chaleur du cœur maternel. Ernest s'offre à m'apporter avec de douces paroles un soin affectueux et attentif qui me touche. Ai-je le sentiment d'une injustice, veux-je surmonter plus aisément une difficulté, mes devoirs allemands deviennent-ils trop ardus, vite, je cours à lui et l'ami secourt l'ami.

Ensemble aux heures de récréation, ou le dimanche, nous parcourons la ville ou ses alentours, nous déambulons le long de l'Aar jusqu'à la tour penchée, si curieuse en sa forme d'épieu, jusqu'à la courte chapelle montrant sous formes réalistes les tortures infligées aux saints votifs de la cité.

En forêt il me soutient quand nous marchons très près l'un de l'autre dans l'étroit sentier, nous nous sommes arrêtés les yeux tournés vers les maisons qui s'étagent, nous prenons place sur un tronc couché; mon ami pose son bras sur mon épaule, et il me regarde doucement, tendrement, une buée aux yeux .... Son souffle est tout près du mien... je sens qu'il m'aime, je suis heureux.

Mais à 16 ans, je pense que puisque je le domine ainsi, je peux me permettre de le persifler. Et, sans doute, l'ai-je fait souffrir? Mais je sais que cette souffrance fait partie de sa première expérience d'amour.

MARCO-POLO